

Envers et contre tout

L'intégrale

Romans

Marjorie Levasseur

Du même auteur :

En autoédition :

ROMANS

- Une parenthèse dans ta vie... (Les Lilas T.1) [2017]
- Il n'y a pas d'ombre sans lumière (Les Lilas T.2) [2017]
- Ces oiseaux qu'on met en cage [2017]
- Tout va bien, je t'aime (Les Lilas T.3) [2017]
- Te revoir à Penn Avel [2018]
- Quoi qu'il nous en coûte (Envers et contre tout T.1) [2018]
- Quoi qu'il advienne (Envers et contre tout T.2) [2019]
- Les Lilas – l'intégrale [2019]
- Plus douce est la vengeance [2019]
- Ne lui dis pas qu'il me manque [2019]
- Nos peines indicibles [2020]
- Pardonne à la vie [2020] réédité en 2023 par Hauteville
- C'est la pluie qui fait grandir les fleurs [2021]

NOVELLAS

- Le bonheur se moque bien des saisons (Nos différences T.1) [2022]
- Un pont entre nos deux mondes (Nos différences T.2) [2022]

En édition traditionnelle :

- À tes souhaits (recueil de nouvelles) en tant que coauteur chez Something Else Edition [2020]
- Le Trésor de l'ultrasensibilité (avec Alban Bourdy) aux éditions Ellebore [2021]

Envers et contre tout

L'intégrale

T.1 : *Quoi qu'il nous en coûte*

T.2 : *Quoi qu'il advienne*

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Droits d'auteur © 2023-Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Janvier 2023

ISBN-13 : 979-10-359-8796-1

Editeur : Marjorie Levasseur

www.marjorielevasseurauteur.com

Illustration couverture : Guillaume et Gabrielle Levasseur

TOME 1

Quoi qu'il nous en coûte

Rien ne prédestinait Grégoire, fraîchement diplômé en médecine, à officier si tôt dans le cabinet de son père... et surtout sans lui. Ayant perdu ses deux parents quelques mois plus tôt dans un accident de la route, le jeune homme se retrouve bien vite face à de nouvelles responsabilités en devenant tuteur légal de son frère aîné.

Le jour où il reçoit sa première patiente, une adolescente loin d'avoir la langue dans sa poche, ses premiers pas en tant que médecin généraliste d'une commune bourguignonne se font chaotiques, d'autant plus que la jeune fille, par ses propos, laisse planer un certain mystère sur l'aide providentielle que leur aurait fournie son père, à elle et à sa sœur, par le passé.

Intrigué, Grégoire est bien décidé à démêler le faux du vrai, quelle qu'en soit l'issue...

Droits d'auteur © 2018 Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.

*Vis aujourd'hui comme si c'était le dernier jour. Et fais
des projets, comme si tu étais là pour l'éternité.*

– Agatha Christie –

La liberté existe toujours, il suffit d'en payer le prix.

– Henri de Montherlant –

— Chapitre 1er —

C'était une sensation étrange que de se retrouver là, devant cette plaque dorée qui avait remplacé celle de son père. À part le prénom, elle était presque identique.

Grégoire Martin, médecin généraliste.

Ça y est, son rêve se concrétisait ! Enfin ! Presque... Il aurait tant aimé pouvoir partager ce cabinet avec celui qui lui avait donné la passion de cette si difficile discipline qu'est la médecine et voir son nom tout près du sien. Serge et Grégoire Martin, médecins père et fils. Mais voilà, la vie en avait décidé autrement. La vie, ou plutôt la mort avait emporté ses parents quelques mois plus tôt dans un accident de la route. Le pire, c'est qu'il n'avait pas pu en vouloir à un quelconque chauffard. Non, il n'y avait personne d'autre sur cette départementale en cette fin de journée du 19 mai 2012, juste un homme fatigué au volant et sa femme assoupie sur le siège passager, une femme qui avait toute confiance en son compagnon de route et qui s'était donc laissée aller à fermer les yeux quelques minutes... Et qui disait route désertée par les automobilistes, signifiait aucun secours à proximité pendant plusieurs heures alors qu'une seule d'entre elles aurait pu leur sauver la vie.

Grégoire aurait pu arrêter net son internat, ne pas se présenter à la soutenance de sa thèse à quelques mois de l'obtention de son titre de Docteur en médecine et de son Diplôme d'Études Spécialisées en médecine générale, mais il avait voulu honorer la mémoire de son père et exercer la médecine, cette même médecine qui, d'une

certaine façon, avait fini par tuer son père. Serge Martin ne comptait pas ses heures et avait coutume de rentrer tard, passant ainsi souvent moins de temps avec sa famille qu'avec ses patients. Pourtant personne ne lui en avait jamais tenu rigueur, car malgré la fatigue accumulée il mettait un point d'honneur à rester disponible pour sa femme et ses deux fils. Le soir où Serge et Isabelle Martin avaient connu ce destin funeste, ils revenaient d'un dîner en tête à tête que le planning du médecin leur avait, pour une fois, permis de s'octroyer. Une petite virée en amoureux, une pause bien méritée, pour se retrouver, passer du temps ensemble sans mentionner une seule fois le travail. Pourtant ce travail avait fini par les rattraper, de la façon la plus horrible qui soit. Serge venait d'accumuler douze jours de travail d'affilée puisqu'il avait été de garde le week-end précédent et son corps l'avait trahi...

Grégoire poussa un long soupir. Cela ne servait à rien de ressasser tous ces souvenirs. Les choses étaient ce qu'elles étaient, on ne pouvait pas revenir en arrière. Il jeta un coup d'œil à sa montre : le confrère de son père qui avait accepté, bien qu'à la retraite, de maintenir le cabinet médical en activité en attendant que Grégoire puisse exercer, l'attendait pour 8 heures tapantes. Le cabinet n'ouvrait pas avant une heure, mais il lui avait proposé de le briefer un peu sur les dossiers des patients qui venaient consulter ce jour-là, histoire de se familiariser aussi un peu avec l'organisation du cabinet qu'il n'avait finalement jamais connue de l'intérieur. Dans quelques heures, Grégoire serait seul aux commandes du navire et si les patients de son père savaient qu'il débutait, ils n'en seraient pas moins

exigeants avec lui. Après tout, il était le fils du docteur Serge Martin, il se devait d'assurer des soins d'aussi bonne qualité que son père, impossible de faire moins bien. Quelle pression sur les épaules d'un jeune homme de 27 ans, tout juste diplômé !

Grégoire grimpa les trois marches de l'escalier le menant à la solide porte en bois sur laquelle un petit écriteau invitait les visiteurs à sonner puis à entrer, ce qu'il fit. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas pénétré en ces murs. Alors que lorsqu'il était petit garçon et adolescent, il adorait faire des visites surprises à son père sur son lieu de travail pour le voir en action, ses études de médecine lui avaient très peu laissé de temps pour continuer à le faire. En tant que fils de médecin généraliste, il aurait très bien pu effectuer son stage dans cette spécialité dans le cabinet médical de son père, mais il s'y était toujours refusé, ne voulant pas bénéficier d'une quelconque faveur. Il voulait réussir à obtenir ses stages là où il le souhaitait, par lui-même et, de toute façon, étant destiné à effectuer une grande partie de sa carrière aux côtés de son père, il s'était dit qu'un stage auprès de lui n'était pas nécessaire. Il ignorait bien sûr alors que ce praticien si apprécié de ses pairs et de ses patients disparaîtrait aussi tôt.

Grégoire avança d'un pas décidé dans le long couloir sobrement décoré du cabinet, passa devant la porte ouverte de la salle d'attente, vide à cette heure-ci, pour rejoindre le bureau qu'occupait auparavant son père. Il n'eut pas le temps de frapper à la porte qu'elle s'ouvrit devant lui sur un homme de petite taille à la mine joviale, au ventre rebondi — qu'avait bien du mal à contenir une

chemise blanche à rayures violettes —, dépassant allégrement d'un pantalon maintenu par des bretelles d'un autre temps.

— Grégoire ! Ce que vous avez grandi mon petit !

Le jeune homme remonta d'un doigt les montures de ses lunettes sur son nez et offrit un timide sourire au collègue et ami de son père.

— Vous m'avez vu il y a quelques mois, tout au plus, Docteur Gravelin. Ma croissance s'est terminée il y a quelques années déjà.

En effet, les deux hommes s'étaient vus pour la dernière fois aux funérailles de Serge Martin et de son épouse, mais ni l'un ni l'autre ne semblaient vouloir mentionner ce détail.

— Oui, oh, vous savez, la mémoire des dates, moi ! répondit le praticien en levant les yeux au ciel. Mais entrez Grégoire, faites comme chez vous, après tout il s'agit de votre bureau maintenant !

Grégoire franchit le seuil d'un pas hésitant. Y pénétrer en tant que citoyen lambda était une chose, mais le faire en tant que futur occupant des lieux avait une tout autre symbolique. Il était médecin, cela signifiait que la théorie et les stages en tant que novice étaient derrière lui, à présent il était un professionnel, un soignant auquel des personnes allaient confier leur santé.

Les lieux n'avaient guère changé, la simplicité de la décoration, bien qu'élégante, y avait toujours cours. La seule touche personnelle que Serge Martin y avait

apposée était les quelques photos de famille qui trônaient sur son bureau, toujours face à lui. La pièce était divisée en deux parties : le bureau proprement dit d'un côté et de l'autre l'espace d'auscultation, dont l'intimité était seulement préservée par un haut paravent en accordéon noir orné de dorures en forme d'arabesques chinoises, un objet qui jurait un peu avec le style général de la pièce, plutôt ancien, mais auquel son père tenait beaucoup parce que son épouse le lui avait offert. Isabelle Martin était rentrée un soir, excitée comme une puce, d'une de ses journées « brocante » en déclamant à qui voulait bien l'entendre qu'elle avait déniché l'objet parfait pour le cabinet, et le paravent avait tout naturellement trouvé sa place sans que personne n'ait eu quelque chose à y redire.

— Je propose que nous nous installions tous les deux autour du bureau pour consulter les dossiers de vos patients du jour, Grégoire. Qu'en pensez-vous ?

Le docteur Gravelin invita d'un geste Grégoire à prendre place derrière la grande table en bois sur laquelle trônait un ordinateur portable dernier cri, seul compromis à la décoration vieillotte des lieux. Les deux hommes s'installèrent, prêts à travailler jusqu'à l'heure d'ouverture du cabinet.

Grégoire ne vit pas le temps passer. Le confrère de son père avait toujours une petite anecdote personnelle pour chaque patient. En quelques mois, il avait su dresser un tableau détaillé des personnes composant la patientèle de Serge Martin. Chaque petit travers, chaque petite manie étaient consignés quelque part dans son cerveau. Pour quelqu'un qui n'avait pas la mémoire des dates, l'aspirant retraité s'en sortait plutôt bien ! Le jeune homme souriait.

Le vieux briscard était comme son père, il avait à cœur de connaître ses patients au-delà du simple aspect médical de leur dossier. Leur situation familiale, les problèmes qu'ils pouvaient rencontrer dans leur vie sociale, tout l'intéressait. C'était d'ailleurs ce qu'il avait toujours admiré chez son père, cette empathie, cette capacité à aller creuser derrière les apparences du « tout va bien » pour mieux comprendre et soulager ses patients. C'était ce genre de médecin qu'il avait lui-même envie de devenir, même s'il avait conscience du chemin qui lui restait encore à parcourir. Après tout, sa toute jeune carrière commençait à peine...

— Chapitre 2 —

Le docteur Gravelin était parti depuis dix bonnes minutes lorsque Grégoire décida qu'il était temps de faire entrer le premier patient... enfin la première patiente en l'occurrence. Le jeune médecin se serait sans doute senti plus rassuré si l'ancien confrère de son père était resté un peu plus longtemps à ses côtés, ne serait-ce que pour assurer le relais en douceur, mais il avait un rendez-vous de prévu et était parti en lui assurant néanmoins que tout irait bien. Le jeune médecin pointa son doigt sur le premier nom de sa liste : Lamia Ramdani. Il avait d'abord été surpris de ne trouver trace d'aucun dossier médical à ce nom, que ce soit dans les archives papier de son père ou bien dans l'ordinateur, et puis il s'était dit, après coup, qu'il s'agissait sans doute d'une nouvelle patiente.

Grégoire se leva et sortit de son bureau pour rejoindre la salle d'attente qui, depuis son arrivée, s'était bien remplie. Il se tint debout dans le couloir, tout près de l'encadrement de la porte et scruta un à un les visages des personnes assises dans la salle à la recherche de celui qui pourrait correspondre à sa première patiente. La plupart de ses patients de la matinée étaient des femmes, dont la tranche d'âge allait visiblement de l'adolescente à l'octogénaire, seul un homme d'une quarantaine d'années faisant mine d'être profondément concentré sur la lecture d'un magazine pour automobiles détonnait dans ce paysage féminin.

— Lamia Ramdani ? tenta-t-il.

Alors que personne n'avait jusque-là remarqué sa présence, tous les yeux convergèrent dans sa direction. Mâchouillant bruyamment un chewing-gum, une adolescente à la peau mate et à la chevelure bouclée se leva d'un bond et se planta devant lui.

— Salut Doc' ! lança-t-elle avant de se diriger aussitôt dans le bureau.

Bon, finalement, elle a l'air de très bien connaître les lieux... curieux.

Grégoire adressa un sourire gêné à l'assemblée avant d'emboîter le pas à la jeune fille qui avait déjà franchi la porte du bureau de consultation. Lorsqu'il entra à son tour, elle s'affalait nonchalamment sur l'une des chaises placées face au plan de travail. Mieux qu'une connaissance des lieux, Lamia Ramdani avait visiblement ses habitudes... Le jeune médecin contourna le bureau et prit place dans l'ancien fauteuil en cuir de son père avant de s'adresser à l'adolescente.

— Bonjour, mademoiselle Ramdani. En quoi puis-je vous aider ?

La jeune fille continuait à mâcher bruyamment son chewing-gum en le scrutant sans vergogne, les bras croisés sur la poitrine, un sourire malicieux sur les lèvres.

— Je veux prendre la pilule, lança-t-elle sans préambule.

Grégoire, surpris, la regarda avec des yeux ronds. Cette adolescente devait avoir à peine quatorze ans, la

nouvelle génération était décidément de plus en plus précoce !

— Je vous choque ?

— Euh... non, pas du tout, je... je me demandais seulement quel âge vous pouviez bien avoir, bafouilla-t-il, surpris par sa question.

— Parce qu'il y a un âge légal pour coucher avec son petit copain ?

— Un âge légal, non. Disons peut-être une certaine maturité, une première fois, ça ne se fait pas à la légère...

— Donc, je vous fais l'effet de quelqu'un d'immature... Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est ma première fois ?

Grégoire se sentit rougir. Le ton provocateur de cette fille le mettait vraiment mal à l'aise. Lui qui avait habituellement un don pour la repartie, se sentait à présent complètement stupide, l'expression figée. Alors qu'il ne s'y attendait pas, Lamia Ramdani se mit à éclater d'un rire franc, découvrant des dents d'un blanc étincelant et parfaitement alignées.

— Si vous voyiez votre tête ! dit-elle entre deux fous rires.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, articula Grégoire, un peu vexé.

— Vous ne vous rendez pas compte que je vous fais marcher ? J'ai quatorze ans, pas de petit-ami, les mecs sont tellement nazes ! Et je suis vierge, ça va de soi...

Cette fille se payait sa tête. Pourquoi diable inventer une histoire pareille ? Est-ce qu'il s'agissait d'une forme

de bizutage pour sa première consultation ? Le docteur Gravelin était-il dans le coup ? Non, il avait l'air sincèrement aussi surpris que lui par l'absence de dossier médical concernant cette patiente. Alors quoi ? Il voulut en avoir le cœur net.

— Est-ce que vous êtes une ancienne patiente de mon père ?

Le fou rire de Lamia Ramdani prit brusquement fin. Elle planta son regard dans le sien.

— Oui, dit-elle gravement. Ma sœur et moi, on aimait beaucoup votre père, il a toujours été cool avec nous.

Cool... Comme il était étrange pour Grégoire d'entendre ce qualificatif au sujet de son père. On ne pouvait pas dire que Serge Martin avait été un grand blagueur. Cependant, même s'il était parfois sévère, il était toujours juste. Grégoire n'avait jamais eu à se plaindre de l'éducation reçue de ses parents, mais de là à dire que son père était cool...

— C'était un bon médecin. Il a toujours été beaucoup apprécié de ses patients...

— Y a pas que ça...

Le jeune praticien fronça les sourcils. Que voulait-elle dire par là ?

— On pouvait lui faire confiance pour plein d'autres trucs, dit-elle sur un ton énigmatique.

— Vous savez visiblement des choses que j'ignore sur mon père... Si vous et votre sœur étiez ses patientes,

comment se fait-il que je ne trouve aucune trace de votre dossier ?

— Parce qu'il n'en a pas créé.

— Mon père a toujours été très à cheval sur les procédures. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Peut-être parce qu'il avait du cœur...

Grégoire était de plus en plus intrigué par les propos de cette adolescente. Qu'est-ce que sa sœur et elle avaient bien pu confier à son père ? Ce qui était certain, c'était qu'il n'avait laissé aucune indication à son successeur, son fils en l'occurrence, pour comprendre la situation. Il se leva, posa les mains sur son bureau, le buste penché.

— Pour quelle raison êtes-vous venue ici aujourd'hui, Lamia ? demanda-t-il, les yeux résolument plantés dans ceux de la jeune fille.

Elle se leva à son tour, le forçant à se redresser.

— Je voulais juste savoir si tout ce que nous avait dit le docteur Martin sur son fils était vrai.

— Et ?

Lamia réajusta son blouson et fit claquer une bulle avec son chewing-gum.

— Vous avez encore des progrès à faire, répondit-elle avant de lui tourner le dos et de sortir du bureau en claquant la porte.

Médusé, Grégoire resta quelques secondes les yeux fixés sur le battant qui venait de se refermer. Mais quelle était cette folle ? Des progrès à faire ? Pour arriver à

quoi ? À la cheville de son père ? Si c'était cela, elle se fourrait le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate. Il n'avait jamais été en compétition avec Serge Martin. Son père lui avait toujours dit qu'il deviendrait le médecin qu'il rêvait d'être, grâce à ce qu'il était lui et pas un autre. Bien sûr, il avait à cœur de bien faire son travail et d'être un bon praticien, mais il n'était pas son père, il était Grégoire Martin. Un jeune médecin débutant, certes, mais qui avait pour mission d'aider son prochain et qui resterait fidèle au serment qu'il avait prononcé quelques semaines plus tôt. Et si la façon dont il avait mené cet entretien avec l'adolescente ne convenait pas à celle-ci, elle avait toujours la possibilité de choisir un autre médecin !

Grégoire se laissa tomber sur son fauteuil. Laisser sa susceptibilité prendre le dessus ne résolvait en rien l'énigme qui venait de s'imposer à lui. Qu'avait bien pu faire son père pour ces jeunes filles pour qu'elles le portent ainsi en estime ? Et pourquoi Serge Martin n'avait-il pas suivi la procédure habituelle et gardé une trace du dossier de ses patientes dans ses fichiers ?

Papa, tu ne m'aides pas du tout là...

— Chapitre 3 —

Sa première journée au cabinet était passée très vite. Entre les consultations de bobologie, les rendez-vous qui n'avaient été finalement pris que pour faire connaissance avec le nouveau médecin du quartier et les confidences de ces dames octogénaires, Grégoire n'avait pas eu une minute à lui. Il s'était tout juste octroyé une vingtaine de minutes pour avaler le sandwich qu'il s'était préparé le matin même en prévision d'un déjeuner pris sur le pouce. S'il n'avait pas l'intention de compter ses heures en journée, en revanche, il était impensable pour lui de partir après 17 heures, ses patients étaient prévenus et l'acceptaient. Personne dans cette ville n'ignorait les responsabilités qui incombaient à Grégoire en dehors de son travail depuis le décès de ses parents. Passer, en fin d'après-midi, chercher son frère à l'ESAT situé en banlieue nord de Dijon, soit à quelques kilomètres du cabinet, était celle à laquelle il ne pouvait ni ne voulait déroger.

Romuald était pourtant le frère aîné de Grégoire de huit ans, mais son handicap le rendait beaucoup moins autonome. Il était atteint du syndrome de Down, plus communément appelé trisomie 21. En 1977, les échographies obstétricales en étaient encore à leurs balbutiements, on les pratiquait depuis deux ans à peine. Elles n'ont été utilisées pour le dépistage anténatal que quelques années plus tard, au début des années 1980. Mais après des années à tenter d'avoir un enfant, Serge et Isabelle Martin avaient vu l'arrivée impromptue de Romuald comme une bénédiction dans leur vie, peu leur

importait la nature de sa particularité génétique. Aussi, après le choc de l'annonce du diagnostic, ils avaient décidé de se battre afin d'offrir la meilleure vie possible à leur fils. Isabelle Martin avait mis sa carrière de professeur de français entre parenthèses pour se consacrer pleinement à son fils. Elle l'accompagnait dans son parcours paramédical fait de kinésithérapie, de psychomotricité, d'orthophonie, à toutes les étapes importantes de son développement qui, bien sûr, était ralenti par rapport aux autres enfants de son âge non porteurs de cette anomalie génétique. Plus tard, lui faire intégrer un milieu scolaire ordinaire n'avait pas été non plus chose facile, et avait même plutôt relevé du parcours du combattant. Mais c'était sans compter sur l'énergie et la pugnacité d'Isabelle Martin, et surtout l'amour du couple pour leur fils. Un être qu'ils avaient toujours considéré comme spécial, dans le bon sens du terme, un garçon affectueux, qui devait une grande partie de ses progrès à son entourage et à son environnement.

Aujourd'hui, Romuald était bien intégré et travaillait chaque jour depuis plusieurs années dans un Établissement et Service d'Aide par le Travail. Il y gagnait un petit salaire, pas assez pour subvenir à ses besoins, mais suffisamment pour satisfaire les prémices de cette soif d'autonomie, soif qui se faisait, avec le temps, de plus en plus présente. Le jeune trisomique n'avait jamais manqué de rien et surtout pas d'affection. Et quand Grégoire avait pointé le bout de son nez quelques années après sa naissance, un peu comme un second miracle pour le couple, il n'en avait ressenti aucune jalousie, bien au contraire, et s'était comporté, du haut de ses 8 ans, comme le grand frère protecteur que

tout le monde rêverait d'avoir. Après s'être pliée à toute une batterie d'examens lors de cette seconde grossesse, Isabelle Martin avait pu la vivre sereinement, son époux et son fils à ses côtés.

Maintenant que le Docteur Serge Martin et sa femme n'étaient plus de ce monde, Grégoire était la seule famille de Romuald et entendait prendre soin de son frère comme ses parents l'avaient toujours fait. Pendant les derniers mois de l'internat du jeune homme, Romuald avait dû passer quelque temps dans le foyer d'hébergement annexe à l'ESAT, le temps que Grégoire puisse finir ses études et revenir vivre dans la maison de ses parents, ses nombreuses gardes nocturnes ne lui permettant pas d'assurer une présence sécurisante pour son frère qui avait, en cette période de deuil, bien du mal à rester seul. Romuald avait très mal vécu cet exil, pas tant parce qu'on l'empêchait de rester chez lui, mais parce qu'il vivait cet emménagement en foyer un peu comme une marche arrière, un reniement des progrès qui avaient été les siens pendant toutes ces années. Mais aussi parce qu'il avait un peu le sentiment d'être abandonné par Grégoire.

Depuis trois semaines, les choses étaient rentrées dans l'ordre. Grégoire avait quitté le campus dijonnais, réintégré la maison familiale, préparant ainsi sa future installation dans le cabinet médical de son père. Il accompagnait tous les matins Romuald à l'ESAT et venait le récupérer chaque soir à la même heure. Grégoire regarda sa montre. L'établissement fermait ses portes à 17 h 30 tapantes, avec la circulation de fin de journée, il ne devait pas traîner. Il sortit les clés de sa

petite citadine de la poche de son jean et décrocha son blouson de la patère avant de le jeter négligemment sur son épaule. Il saisit sa sacoche médicale de l'autre main et quitta son bureau. En passant devant la salle d'attente déserte, son regard s'attarda sur la chaise qu'avait occupée Lamia Ramdani en ce tout début de journée : un énorme chewing-gum rose dépassait ostensiblement de dessous l'assise. Grégoire secoua la tête. Quelle drôle de fille !

Il quitta le cabinet en prenant bien soin de fermer à clé derrière lui, l'agent de service en charge du nettoyage ne passant que plus tard dans la soirée. Il parcourut les quelques mètres qui le séparaient de sa place de parking en sifflotant et s'engouffra dans sa voiture après avoir déposé sa sacoche dans le coffre. Sa petite Twingo avait plus de 150 000 kilomètres au compteur, il se l'était offerte au tout début de ses études avec ses propres économies et n'avait pas l'intention d'en changer de sitôt. Avec l'argent de la succession de ses parents, il aurait largement pu s'en acheter une neuve, mais il s'y refusait : vivre dans cette grande maison où lui et Romuald avaient passé toute leur enfance lui suffisait amplement, et tant que sa petite citadine l'emmenait à bon port, il n'en avait pas besoin.

Occupé à fredonner les derniers tubes à la radio, Grégoire arriva sans s'en rendre compte devant l'ESAT. Romuald devait l'attendre à l'accueil, comme à son habitude. Il se gara rapidement et se rendit jusqu'à la porte principale en trotinant. Il franchit les deux battants vitrés et marcha d'un bon pas en direction d'une pièce colorée où trônaient ici et là quelques plantes et des

chaises pliantes en plastique. Romuald était assis sur l'une d'elles, feuilletant compulsivement un magazine dont il ne semblait pas s'intéresser à la teneur.

— Salut Romu ! Alors, on mate les jolies filles dans les magazines ? le taquina Grégoire.

— Elles sont trop maigres, lança l'intéressé avant d'abandonner sa lecture pour se ruer dans les bras de son frère.

Pour un adulte trisomique 21, Romuald était un peu plus grand que la moyenne, sans doute à cause de la taille de ses parents, mais il restait néanmoins plus petit que Grégoire qui culminait à un bon mètre quatre-vingt-quatre. Lorsqu'ils étaient ainsi enlacés, l'aîné arrivait donc tout juste aux épaules de son frère. Ce genre de câlin était légion dans la famille, car c'était la façon qu'avait Romuald de saluer les personnes pour lesquelles il avait de l'affection ou vers lesquelles il se sentait amicalement attiré. La plupart des gens réagissaient bien, heureusement, mais il arrivait que certaines personnes aient un net mouvement de recul face à la chaleureuse spontanéité de Romuald qui les mettait mal à l'aise. Grégoire ébouriffa affectueusement les cheveux de son frère. Il avait toujours été très attaché à lui et s'était sans cesse évertué à faire accepter sa différence par le plus grand nombre. Il avait même rompu avec certaines de ses petites amies qui ne supportaient pas les effusions de Romuald à leur égard. La famille passait avant tout. Son frère passait avant tout. Si ces filles avaient un problème avec le handicap de son frère, cela signifiait qu'elles ne méritaient pas qu'il s'attarde sur elles et elles n'avaient donc rien à faire dans sa vie. Et puis, après tout, il était

aussi bien célibataire. La vie d'un médecin généraliste débutant laissait peu de place pour une quelconque histoire d'amour : entre les journées passées au cabinet et ses quelques gardes dans l'année, sans compter ses responsabilités vis-à-vis de son frère, une vie de couple n'était pour l'instant pas envisageable pour lui.

Grégoire desserra son étreinte et plongea son regard bleu dans les yeux noisette de son frère... les yeux de sa mère.

— On rentre chez nous, Romu ?

— On rentre chez nous, Grégoire ! répondit-il en souriant de toutes ses dents.

*
* *

La maison des Martin était située dans un quartier résidentiel à Hauteville-lès-Dijon, un petit village d'à peine 1 200 habitants entre terres agricoles et forêts. Il s'agissait d'une magnifique villa de plain-pied entourée d'un jardin arboré de 800 mètres carrés agrémenté d'une piscine. Serge et Isabelle Martin n'avaient pas lésiné sur les moyens pour s'offrir la demeure familiale de leurs rêves. Le quartier était calme, le voisinage cordial et les commerces, le plus souvent ambulants, se faisaient rares, mais il y faisait bon vivre.

Le mois de septembre touchait à sa fin et les températures de fin de journée étaient encore agréables, aussi quand les deux frères sortirent de l'habitable de la voiture, ils allèrent s'asseoir quelques instants sur un des bancs longeant la façade de la villa.

— J'ai rencontré une drôle de fille aujourd'hui, dit Grégoire.

— Elle était mignonne ?

Grégoire éclata d'un rire franc.

— Non, pas ce genre de filles, Romu. C'était une patiente, une ado et son attitude m'a un peu perturbé.

— Moi aussi, j'ai rencontré une fille, elle est chouette.

Grégoire se tourna, surpris, vers son frère. C'était la première fois qu'il entendait son aîné mentionner son attirance pour un spécimen de la gent féminine. Fallait-il qu'il s'en inquiète ?

— Une fille ? Où ça, à l'ESAT ?

— Bah oui, dit Romuald en haussant les épaules. Elle est jolie et très gentille.

— Elle travaille à l'ESAT ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Hé ! T'es d'la police, Grégoire ?

— Non, mais tu m'en parles, je m'intéresse, c'est tout.

Romuald croisa les bras sur sa poitrine, l'air renfrogné.

— Tu penses que je peux pas avoir de copine, c'est ça, hein ?

— Je n'ai pas dit ça, répondit Grégoire, troublé.

Un silence pesant s'installa entre les deux frères. La fin de cette conversation avait toutes les allures d'une dispute, et cela était déjà une nouveauté chez les Martin. Jamais Grégoire ne s'était querellé avec son frère, leurs

relations avaient toujours été placées sous le signe de l'entente cordiale et fraternelle. Mais Grégoire devait bien s'avouer qu'il n'était pas très à l'aise pour parler de sentiments amoureux, voire de sexualité avec Romuald. Est-ce que ses parents avaient déjà abordé le sujet avec lui ? Il l'ignorait. Mais une intuition lui soufflait qu'il n'était pas au bout de ses surprises et que les complications n'allaient pas tarder à pointer le bout de leur nez.

— Chapitre 4 —

Dans le minuscule deux-pièces qu'elle louait avec sa sœur, Nawel Ramdani faisait les cent pas tout en se mordillant nerveusement les doigts. Elle jeta un œil à la pendule : 17 heures 30. Lamia devrait déjà être de retour depuis longtemps. Nawel avait reçu un appel du collègue le matin même lui signalant que sa sœur ne s'était pas rendue en cours. D'abord en colère, elle s'était ensuite vraiment inquiétée jusqu'à ce qu'elle rappelle l'établissement en milieu d'après-midi pour apprendre qu'elle avait réintégré sa classe à 13 heures. Mais où avait-elle bien pu passer la matinée ? Lamia avait été injoignable sur son portable et n'avait même pas daigné répondre aux messages de sa sœur. Elle n'ignorait pourtant pas qu'elles devaient toujours rester en contact. Quoi qu'il arrive, il fallait que l'une sache où l'autre se trouvait à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. C'était le deal, le seul choix que Nawel avait laissé à sa cadette si elle voulait qu'elle lui laisse un peu de liberté. Quelques sorties, d'accord, mais elle devait absolument l'en informer.

Nawel Ramdani n'était pas quelqu'un de rigide, elle pouvait comprendre le besoin d'indépendance de sa sœur, après tout c'était de son âge, et toutes ces règles qu'elle mettait en place ne visaient qu'à protéger sa cadette. Elles devaient faire profil bas, ne pas attirer l'attention sur elles, et si Lamia commençait à sécher des cours, le principal du collège pourrait avoir envie de fouiller un peu plus avant dans leur vie, ce qu'il fallait à tout prix éviter. Nawel avait déjà eu du mal à trouver un

établissement scolaire qui ne soit pas trop regardant du point de vue administratif, ou du moins qui lui avait laissé le temps de se retourner après son rapide emménagement dans la banlieue dijonnaise, sans trop la presser de fournir les justificatifs nécessaires à l'inscription de sa sœur. Elle avait bien répété à sa sœur de ne pas faire de vagues, de rester discrète et de se comporter en élève modèle. Qu'est-ce qui lui avait pris de sécher une matinée entière de cours ?

Le cliquetis de la poignée de la porte d'entrée la sortit de ses ruminations. Lamia apparut sur le seuil, tout sourire, comme si de rien n'était.

— Salut frangine !

— Salut frangine ? Salut frangine ! Mais tu te moques de moi, tu as vu l'heure ? Tu étais censée finir à 16 heures aujourd'hui ! Et tu étais passée où ce matin ?

— Oh là là, ce que tu peux être gonflante, sœurlette ! Ça te réussit pas de pas avoir de mec, toi !

La pique lancée par sa sœur déstabilisa Nawel quelques secondes.

— Mais... mais je ne vois pas le rapport ! Et n'essaie pas de noyer le poisson, s'il te plaît. Tu sais bien qu'on doit toujours se tenir au courant de ce qu'on fait et prévenir en cas d'imprévu. Pourquoi tu as séché ce matin ? Tu sais bien qu'on doit se tenir tranquilles !

— Il fallait que je voie de quoi il avait l'air, répondit Lamia avant de s'affaler sur un vieux clic-clac défraîchi.

— Qui ça ? demanda Nawel, sans comprendre.

Lamia lança un regard exaspéré à sa sœur comme si la réponse était évidente.

— Le fils du docteur Martin, le nouveau toubib.

Nawel resta un moment figée avant de rejoindre sa sœur sur le canapé.

— Et ?

— Il est plutôt mignon, mais c'est pas mon genre.

— Lamia !

— OK, OK. Bah ! Il n'a pas l'air au courant, son paternel n'a pas dû le mettre au parfum pour nous.

— Il n'avait pas prévu de mourir aussi brutalement, Lamia... Il n'a pas dû en avoir le temps.

Le regard de Nawel se perdit dans le vague, s'assombrissant d'un voile de tristesse. Elle aimait beaucoup le docteur Serge Martin, il avait toujours été plein de bienveillance à leur égard et leur avait proposé son aide sans jamais rien demander en retour, quitte à faire quelques acrobaties avec la paperasse. Retrouver un médecin comme lui en cas de coup dur allait s'avérer difficile.

— Et tu as eu l'impression qu'il était du même genre que son père ?

— Difficile à dire, je crois qu'il n'a pas trop apprécié que je me moque de lui.

— Quoi ?!

Lamia fit un rapide résumé de son entrevue avec Grégoire Martin.

— Tu n’aurais pas dû lui lancer des perches, on ne sait pas si on peut lui faire confiance, il risque de fouiner et de nous attirer des ennuis.

— Nan, je crois pas que ce soit son style... Il est juste un peu coincé. Le docteur Martin nous a toujours dit que son fils était quelqu’un de bien.

— Tu dois avoir raison. Après tout, c’est lui qui l’a élevé. On va lui laisser le bénéfice du doute... pour l’instant. En tout cas, ne recommence pas à sécher les cours !

— Oui, maman...

Nawel s’empara d’un coussin et frappa le bras de sa sœur avec. Celle-ci éclata de rire et se prit à son tour au jeu de la bataille de polochons, jusqu’à ce que les deux jeunes femmes, essoufflées, tombent dans les bras l’une de l’autre.

— Je t’aime, petite sœur, souffla Nawel.

Lamia émit un petit grognement et se lova un peu plus contre sa sœur. Elle n’était pas du genre à faire des déclarations, elle n’avait pas besoin de mots pour faire comprendre à sa sœur combien elle comptait pour elle. Pour un temps indéterminé, elle restait sa seule famille. Elle n’ignorait pas les sacrifices de Nawel pour lui offrir la meilleure vie possible, une vie de jeune fille de 14 ans comme les autres. Lamia savait à quoi sa sœur avait dû renoncer pour qu’elle puisse avoir toutes les chances de son côté. Elle s’en voulait déjà d’avoir manqué les cours le matin même uniquement pour satisfaire cette curiosité qui avait bien le temps de l’être, mais elle devait savoir. Savoir si elles pouvaient mettre leur destin entre les

maines de ce jeune médecin, comme elles l'avaient fait avec son père. S'il n'était au courant de rien, elles allaient devoir tout recommencer à zéro, encore une fois. Le destin avait été généreux lorsqu'il avait mis Serge Martin sur leur route, mais il avait été cruel quand il avait abrégé prématurément sa présence sur Terre, ainsi que celle de sa femme, certes pas autant pour elles que pour ses enfants, mais cela avait tout de même été un coup dur. C'était un peu comme si elles avaient perdu un père de cœur.

— Tu sais quoi, Nawel ? Même si Grégoire Martin ne peut rien pour nous, on s'en sortira, on l'a toujours fait, pas vrai ? dit Lamia en sondant le regard de sa sœur pour y voir la réponse qui la rassurerait.

Nawel lui offrit un sourire qu'elle espérait convaincant. Elle n'avait pas le droit de douter, pas le droit de flancher. Elle devait être une épaule solide, un roc sur lequel sa petite sœur pouvait s'appuyer. Elle avait envie de croire qu'elles pourraient se passer d'une aide extérieure, qu'elles n'avaient pas besoin d'un allié, mais tôt ou tard il faudrait bien se rendre à l'évidence, elles n'avaient pas tous les atouts de leur côté pour avancer sereinement. Serge Martin semblait avoir trouvé une solution, mais il était mort avant d'avoir pu leur en faire part et n'avait visiblement pas mis son fils dans la confidence. Elle déposa un baiser sur le front de sa sœur.

— Tant qu'on sera là l'une pour l'autre, il ne pourra rien arriver de mal. Nous ne sommes pas seules, nous sommes deux. Deux doigts de la main, solidaires, indestructibles et inséparables.

— Mais une paire de mains supplémentaire ne serait pas du luxe, hein ?

— Oui... mais peut-on s'offrir ce luxe, seul l'avenir nous le dira...

— Chapitre 5 —

En soupirant, Nawel repassa pour la dixième fois un coup de chiffon humide sur la table que venaient de quitter des clients. Elle pesta intérieurement contre la pingrerie de plus en plus fréquente des habitués du restaurant qui ne lui laissaient aucun pourboire. Ce n'était pourtant pas faute d'être aimable et d'afficher un sourire avenant, contrairement au patron qui était toujours arrogant et de mauvaise humeur. En même temps, ce n'étaient pas les incessantes remarques qu'il lui balançait en plein milieu du service qui allaient l'aider à avoir une meilleure image auprès de la clientèle. Elle avait parfois l'impression d'être une Cendrillon sous les ordres de sa marâtre et de ses belles-sœurs, trois insupportables personnages réunis en un seul en la personne de Jean-Pierre Sebastiani, le gérant du restaurant. D'aucuns lui diraient qu'elle n'avait qu'à rendre son tablier et lui cracher ses quatre vérités au visage, pour pouvoir enfin lui dire en face qu'elle ne supportait plus ses remarques dédaigneuses et son regard libidineux sur elle. Bien sûr, cela semblait tellement facile... Mais ce job, elle en avait besoin. Il était mal payé, elle était mal considérée, mais elle n'avait pas le choix. C'était le seul qu'elle avait pu décrocher en n'ayant aucune expérience dans la restauration et Sebastiani avait été le seul à accepter de la faire travailler au noir. Elle lui avait dit qu'elle était sans-papiers, il n'avait pas cherché plus loin. Au contraire, il avait vu là le moyen de s'offrir de la main-d'œuvre quasi gratuite qui ne compterait pas ses heures pour conserver son job. Il savait Nawel aux abois, il aurait eu tort de ne pas en profiter.

La jeune femme jeta un coup d'œil rapide à la pendule. Elle n'allait pas tarder à passer en cuisine pour la corvée d'épluchage de légumes pour le service du soir. Elle était la seule employée du restaurant à être polyvalente : ménage, épluchage, service à table... elle faisait absolument tout ! Il avait même fallu, une fois, qu'elle débouche les toilettes ! La table nettoyée, elle se redressa et prit quelques secondes pour s'étirer afin de dégourdir ses lombaires endolories.

— Hé ! Je ne te paie pas à ne rien faire, c'est pas encore l'heure de ta pause que je sache ! Remets-toi au boulot et plus vite que ça !

Comme un chien... il la traitait vraiment comme un chien. Nawel se mordit l'intérieur de la joue pour s'empêcher de lui lancer une pique bien sentie sur sa propension à garder trop souvent son gros derrière collé à sa chaise tout en laissant les autres faire le travail à sa place. Elle ne prit même pas la peine de le regarder, faisant comme si elle n'avait rien entendu, et se rendit dans les cuisines. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que son regard salace la suivait, glissant sans vergogne sur les parties les plus féminines de son corps. Nawel était jolie, elle le savait, mais n'en jouait pas et elle détestait par-dessus tout qu'on la regarde comme si elle était un vulgaire morceau de viande. Ce sale pervers était marié en plus ! Elle ne comprenait déjà pas comment on pouvait se comporter ainsi avec d'autres femmes quand on était déjà engagé auprès d'une autre, mais cela la laissait complètement stupéfaite qu'une personne saine d'esprit puisse supporter un type pareil !

— Fait chier, marmonna-t-elle une fois dans l'office.

— Qu'est-ce qu'il t'a encore dit ?

Nawel sursauta. Perdue dans ses réflexions, elle n'avait pas remarqué que l'un des cuistots était déjà sur place.

— Oh... salut, Daniel, je ne t'avais pas vu. Rien de pire que d'habitude, il me saoule, c'est tout...

— Il est désagréable avec tout le monde, tu sais.

— Les autres membres du personnel sont des hommes, moi je bénéficie d'un... traitement particulier.

— Tu sais que tant que tu ne restes pas seule avec lui, tu ne risques rien. Il n'osera rien tenter avec les cuistots dans les parages.

Nawel lui sourit.

— Oui, je sais que je peux compter sur ma garde rapprochée pour le tenir à distance. Merci, Daniel. Bon, il y a quoi au menu ce soir ? Je suis de corvée de légumes.

Le jeune cuisinier s'empara d'un cageot contenant carottes, pommes de terre, navets, poireaux, branches de céleri et oignons, puis le déposa sur le plan de travail.

— Pot-au-feu : la totale. Dès que j'ai fini de m'occuper de la viande, je te donne un coup de main, promis.

— Un pot-au-feu au mois de septembre, je rêve...

— Le boss doit trouver que tu épluches les légumes comme personne, dit Daniel en lui faisant un clin d'œil.

Nawel, l'air faussement vexé, lui jeta à la figure le chiffon qu'elle avait encore à la main.

— Judas !

Résignée, elle s'empara de l'économe et entama l'épluchage des carottes. Depuis le temps qu'elle pratiquait cet exercice, elle commençait à en avoir une certaine maîtrise. Il n'y avait guère qu'au travail qu'elle le faisait, son budget étant trop limité pour qu'elle s'attelle à de la grande cuisine chez elle. Et puis sa kitchenette ne lui permettait pas de s'étaler outre mesure pour préparer de bons petits plats. Elle et sa sœur se contentaient souvent de réchauffer une boîte de conserve ou une brique de soupe toute prête. On était loin du grand luxe de la cuisine d'un chef étoilé.

Comme promis, quand il eût fini de s'occuper de la viande, Daniel rejoignit Nawel pour l'aider dans sa tâche. À deux, ils eurent tôt fait de terminer et la jeune femme entreprit de l'aider avec le découpage en utilisant les techniques qu'il lui avait enseignées pour être plus rapide. Armée d'un couteau et d'une planche en bois, Nawel s'attaqua aux pommes de terre qu'elle coupa en gros morceaux. Elle prit un bon rythme, et le regard admiratif de Daniel lui prouvait qu'elle se débrouillait bien. Soudain, la porte des cuisines s'ouvrit avec fracas sur Jean-Pierre Sebastiani. Surprise, Nawel se déconcentra et la lame du couteau vint douloureusement entailler la chair de la paume de sa main. Elle poussa un cri.

— Nawel ! Tu pisses le sang ! s'exclama Daniel avant de s'emparer d'un torchon propre et de l'enrouler autour de sa main pour freiner l'hémorragie.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? ! s'écria Sebastiani. C'est pas possible d'être aussi empotée !

— On n'entre pas dans une cuisine comme ça, patron, le fustigea Daniel. On peut se brûler, se couper... vous nous avez fichu la frousse !

— Je vous ai dérangés ? Vous étiez en train de faire des cochonneries ? cracha Sebastiani avec un air lubrique.

Nawel posa sa main valide sur le bras de son collègue en signe d'apaisement, lui faisant comprendre que cela ne servait à rien de répondre à cet imbécile.

— Mais c'est dégueulasse ! J'espère que t'as pas chopé une saloperie, tu vas me contaminer tous les légumes. Rentre chez toi, tu vas me mettre du sang partout et faire fuir les clients !

— Faut que t'ailles à l'hôpital pour faire soigner ça, Nawel, murmura Daniel.

La jeune femme secoua la tête et la main toujours bandée dans le torchon, avança de quelques pas en direction de la porte.

— Et le prix du torchon sera déduit de ton salaire, siffla l'homme, un sourire sadique sur les lèvres, tout comme les heures que tu ne vas pas faire ce soir.

Il s'écarta pour la laisser passer en ajoutant qu'elle avait intérêt à se présenter le lendemain à l'heure prévue !

*
* *

Lorsque Nawel arriva quelques minutes plus tard à son appartement, Lamia était allongée sur le vieux clic-

clac, plongée dans un roman pour lequel elle semblait éprouver un grand intérêt.

— Déjà fini le boulot ? demanda-t-elle à sa sœur sans lever le nez de son bouquin.

— C'est ça... Sebastiani m'a donné ma soirée.

Certainement piquée par l'énormité qui venait de sortir de la bouche de sa sœur aînée, Lamia daigna abandonner sa lecture et porta son attention sur elle. Son regard glissa de son visage en sueur jusqu'au torchon ensanglanté enroulé autour de sa main. Lamia se leva d'un bond et se précipita sur sa sœur.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, Nana ? On t'a agressée ?

— Non, répondit Nawel d'une toute petite voix. Je me suis coupée au boulot...

Le corps de la jeune femme vacilla légèrement. Lamia passa son bras autour de ses épaules et l'accompagna jusqu'au canapé dans lequel elle se laissa choir.

— Ne bouge pas d'ici, je vais voir si on a un truc pour désinfecter, des bandages, quelque chose... Mince, ça ne s'arrête pas de saigner, dit-elle la voix tremblante après avoir tenté de retirer le torchon.

— On n'a rien ici, sœur, murmura Nawel.

— Mais tu es en train de te vider de ton sang !

— Non, ça va aller, ça va finir par... par s'arrêter...

Lamia posa une main tremblante sur le front de sa sœur.

— Putain, tu es brûlante !

Nawel ne répondit pas, ses paupières devenaient lourdes et elle commençait à se laisser aller à une délicieuse torpeur.

— Non, tu ne dois pas t'endormir, Nana ! supplia Lamia, les larmes aux yeux.

Elle regarda autour d'elle, complètement perdue. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire ? Sa sœur ne la laisserait jamais appeler le SMUR et d'ailleurs il n'était même pas certain qu'il se déplace pour une simple entaille à la main, fût-elle profonde. Elle avisa le foulard autour du cou de Nawel et remplaça le torchon imbibé de sang en serrant suffisamment le tissu pour ralentir l'hémorragie. Sa sœur était trop faible pour se rendre jusqu'à l'hôpital, même en utilisant les transports en commun, mais si elle continuait à perdre du sang... Il fallait que quelqu'un l'aide, quelqu'un en qui elle pouvait avoir confiance.

Soudain, elle se figea. Elle n'avait pas le temps de lui laisser le bénéfice du doute, c'était la santé, peut-être la vie de sa sœur qui était en jeu !

— Nawel... Nawel, je vais m'absenter, je n'en ai pas pour longtemps. Tu as besoin d'un médecin et il n'y en a qu'un qui puisse nous aider...